

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 118 (1973)
Heft: 10

Artikel: Rétrospective et prospective du phénomène guerre
Autor: Schneider, Fernand-Thiébaud
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348566>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Revue militaire suisse

Fondée en 1856 – Paraît tous les mois

Rédacteur en chef: Lieutenant-colonel EMG M.-H. Montfort

Rédacteur adjoint: Lieutenant-colonel EMG Frédéric de Mulinen

Administrateur: Major E. Juvet

Administration et édition:

Association de la Revue militaire suisse, 39, av. de la Gare, 1003 Lausanne, tél. (021) 20 31 51.
Chèques post. 10-5209 – **Impression et expédition:** Imprimeries Réunies S.A., 33, avenue de la Gare, Lausanne – **Annonces:** Permédia, département de Publicitas S.A. pour la presse périodique, 9-11, rue du Prince, 1211 Genève 3.
Permédia - 6002 Lucerne Hirschmattstrasse, 36 Tél. (041) 23 66 66

TARIF DES ABONNEMENTS:

Suisse	1 an: Fr. 26.—	Prix du numéro
Etranger	1 an: Fr. 32.—	Fr. 3.—

Les abonnements partent du 1^{er} janvier et continuent jusqu'à révocation écrite.
Une durée intermédiaire n'est acceptée que l'année de souscription.

Rétrospective et prospective du phénomène guerre¹

La guerre a pris, depuis le deuxième conflit mondial surtout, des dimensions toutes nouvelles, inattendues. En effet, non seulement les anciennes stratégies et tactiques ont dû s'adapter à toute la panoplie des armes et engins progressivement mis en service, mais ceux-ci, loin de s'éliminer les uns les autres, s'additionnent généralement. Et leur arsenal actuel — tout en imposant des choix difficiles parmi les moyens de destruction, massive notamment, fait envisager tout un éventail d'actions possibles dans l'emploi ou la parade des menaces engendrées par ces armes nouvelles, mais aussi le développement de certaines doctrines et idéologies.

Or, il est rare de voir traitées, dans un simple ouvrage d'un format courant et sous une forme accessible à tous, toutes ces « stratégies » dans le sens le plus complet du terme. Il faut donc savoir gré au colonel israélien Wallach, professeur à l'Université de Tel Aviv, de nous présen-

¹ Notes de lecture sur « *Kriegstheorien* », du colonel Jehuda L. Wallach.

ter, dans *Kriegstheorien, ihre Entwicklung im 19. und 20. Jahrhundert* (Editions Bernard & Gräfe, Francfort s. Main), une vue d'ensemble des doctrines de la guerre — classique, nucléaire et révolutionnaire — d'une période d'histoire militaire particulièrement mouvementée.

Cet auteur a le mérite de nous faire comprendre l'immense évolution de la pensée militaire sous toutes ses formes depuis la Révolution française, époque héroïque des levées en masse et des immenses armées nationales, jusqu'à notre ère nucléaire, qui est aussi celle de la subversion et de la guérilla sous toutes ses formes si diverses, de cette immense « guerre des âmes », la plus redoutable peut-être. Certes, pour résumer toutes ces doctrines, tous ces conflits ou menaces de conflits du moment, le colonel Wallach a dû procéder à des choix. Et — inconsciemment sans doute — ce choix a bien été celui d'un soldat de la guerre et de la victoire des Six Jours.

Mais cette perspective particulière et personnelle ne nuit nullement à la richesse de l'exposé. Et, en évoquant la stratégie moderne aux confins du politique et du militaire, non seulement il nous explique le contexte actuel des guerres du Proche et de l'Extrême-Orient, mais il élève continuellement le débat. Il nous fait comprendre les doctrines et les attitudes des théoriciens et combattants de toutes ces idéologies dites « socialistes » qui, sous le manteau marxiste, concrétisent certains impérialismes passés, tels celui des tsars, perpétué par les actuels maîtres du Kremlin, celui des « fils du ciel », recueilli par Mao Tsé-Toung.

La plénitude de l'exposé de l'expert israélien répond bien à une nécessité de l'heure. Car la polémologie et la stratégie ont désormais leur place, non seulement dans l'enseignement militaire supérieur, mais dans l'université en général. Et c'est en tant que professeur de l'Université de Tel Aviv que le colonel Wallach nous présente son étude, accessible à tout homme cultivé qui s'interroge sur le destin de notre société.

L'ouvrage comporte d'abord une sorte d'introduction, consacrée à Jomini, auteur de transition entre le XVIII^e siècle et cette nouvelle époque de l'histoire militaire, ouverte par la Révolution française et Napoléon.

Ensuite, le colonel Wallach évoque successivement :

— Les « cycles » allemand et français d'avant la Première Guerre mondiale,

- Les cycles allemand et britannique de l'entre-deux-guerres,
- Le cycle marxiste,
- La guerre navale et aérienne,
- La guerre nucléaire.

Nous suivrons l'auteur pas à pas dans son exposé, tout en formulant les commentaires qu'appelle, de la part d'un lecteur ouest-européen, son ouvrage. Car, tant par la richesse des éléments fournis que par les réactions que peuvent susciter les thèses présentées, nous serons conduits à de salutaires réflexions. Tant sur la guerre en général à l'ère nucléaire, que sur ses manifestations « limitées » et cette subversion si dangereusement insérée dans notre environnement politique et social du moment.

* * *

Nous n'évoquerons pas longuement le court passage consacré à Jomini, suffisamment connu des lecteurs suisses, mais que le colonel Wallach a cru devoir brièvement présenter pour marquer cette transition entre le XVIII^e siècle aux formules mathématiques, dont ce général n'a jamais su se défaire entièrement, tout en restant accessible à la pensée napoléonienne, qui ouvre une ère nouvelle de la stratégie moderne.

Nous passerons donc directement à l'étude des doctrines militaires telles qu'elles se sont développées au XIX^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale, puis de 1918 à notre ère nucléaire.

LA PENSÉE MILITAIRE D'AVANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Elle a été marquée par cette école de penseurs prussiens dont Clausewitz n'a été que l'incarnation la plus accomplie. On peut regretter d'ailleurs que le colonel Wallach n'ait pas cru devoir nous montrer cette immense réaction contre l'esprit français du siècle précédent que représentait cette phalange d'auteurs tels que Berenhorst, Scharnhorst, Lossau et Rühle von Lilienstern ¹.

Mais, pour présenter un ouvrage de format courant, le colonel israélien a dû limiter ses références. Il nous présente donc d'abord deux

¹ Cf à ce sujet: *Die deutsche Lehre vom Kriege I. Von Berenhorst zu Clausewitz* par Ernst Hagemann, Verlag Mittler & Sohn, Berlin 1940.

représentants de l'école prussienne, le grand penseur Clausewitz et Moltke, l'élève, plus exactement le praticien qui a mis en œuvre — ou tenté de mettre en œuvre — la pensée clausewitzienne. Il l'a appliquée à cette grande entreprise — déjà visée dans le livre VIII de *Vom Kriege* — que devait être la guerre franco-allemande attendue.

Dans CLAUSEWITZ Wallach voit essentiellement le *Philosophe de la guerre*, le grand stratège qui traite de la guerre en général, étudie les caractères fondamentaux de celle-ci, notamment ses relations avec la politique. Peut-être n'a-t-il pas suffisamment souligné le fait qu'il s'agit là non seulement des réflexions d'un général, mais du reflet — appliqué à l'art militaire — de la pensée allemande prédominante de l'époque. En effet, soumise par Napoléon, inspirée d'ailleurs inconsciemment par Hegel et Kant, l'Allemagne d'alors réagit violemment contre l'esprit du XVIII^e siècle, si profondément français. Et, à la « raison » invoquée par les penseurs de cette période considérée comme révolue, les philosophes allemands opposent « l'humain ». Ils voient dans le phénomène guerre essentiellement ses bases morales, affectives, la mise en œuvre du sens de la Patrie, de la fierté nationale, de cette notion de liberté, puisée dans les leçons de la Révolution française, qui sera en quelque sorte vaincue par ses conquêtes ¹.

Le colonel Wallach, pour sa part, concentre son attention sur « Clausewitz, le philosophe de la guerre moderne ». Et peut-être voit-il moins, dans l'auteur de *Vom Kriege*, l'accomplissement de l'école allemande du début de siècle que le générateur d'une « philosophie » de la guerre. Et, compte tenu de cette approche, Wallach nous éclaire quelques aspects de la pensée clausewitzienne :

La *distinction entre stratégie et tactique* est évoquée longuement, la première marquant l'objectif à atteindre, la seconde lui étant étroitement subordonnée, pour mettre en œuvre les moyens — ou du moins certains moyens — afin de parvenir au but fixé, final.

Puis sont expliquées les *relations entre la politique et la guerre* ². La première, selon l'auteur prussien, doit dominer la seconde et l'inspirer tout en respectant la « grammaire de la guerre ».

¹ Cf. à ce sujet l'ouvrage du colonel Carrias, *La pensée militaire allemande*, P. U. F., Paris 1948.

² Cf. à ce sujet notre ouvrage, « *L'Armée face au Pouvoir* », Editions France-Empire, Paris 1968, et notre « *Histoire des doctrines militaires* », P. U. F., Collection « que suis-je ? » 2^e édition 1964.

D'où ces rapports entre les « deux pouvoirs », qui constituent l'objet supérieur de la doctrine clausewitzienne. Car il y a là tout un système de liens entre l'autorité politique suprême et le commandement qui, avant l'école prussienne du siècle dernier, n'avait jamais été défini par les auteurs militaires. Or, décrit et analysé par Clausewitz, il est désormais connu des grands stratèges modernes qui s'inspirent de cette « philosophie », actuellement généralement admise. Bien mieux, *Vom Kriege* a été médité par Lénine qui, dans le train qui le ramenait en Russie, avait emporté ses deux livres de chevet, l'ouvrage de Marx sur la Commune et celui de Clausewitz.

Ce qui importe en la matière, ce sont les « buts de guerre » (Kriegsziele), qui, nous explique Clausewitz, peuvent être atteints de diverses manières. Notamment, note le colonel Wallach dans son commentaire, par la « guerre froide », déjà signalée par le penseur prussien, avant même l'invention du terme.

Il y a, dans *Vom Kriege*, les idées qui, depuis, ont été prédominantes dans le langage et les décisions des grands chefs des deux guerres mondiales. En particulier, la notion de bataille de destruction, appliquée d'abord essentiellement aux forces adverses, avant d'être étendue à l'industrie et à l'appareil logistique de l'ennemi.

Cependant Wallach souligne que cet anéantissement n'est actuellement que l'un des éléments de tout cet éventail de procédés mis en œuvre en vue de la victoire finale.

Ensuite, l'auteur passe au *côté psychologique de la guerre* telle que la voit Clausewitz. C'est l'énumération des qualités du chef, de ses vertus militaires, de son talent, de son coup d'œil, de son esprit de décision. Nous sommes loin ici de cette « raison » du siècle précédent et qui faisait apparemment de l'art militaire une véritable science exacte, avec l'application de formules à valeur mathématique.

Puis c'est *l'ambiance de la guerre* — son « environnement », dirions-nous aujourd'hui — qui est relevée dans *Vom Kriege*, notamment ces « frictions », que personne, avant Clausewitz, n'avait décrites avec tant de précision.

Ensuite, c'est l'évocation des définitions et descriptions de *l'offensive et de la défensive*, telles qu'elles apparaissent au grand Prussien.

Ces passages, constate Wallach, ne suscitent plus guère l'admiration du lecteur contemporain, tout simplement parce que ces notions sont

passées en quelque sorte dans le domaine public : elles sont connues de tous. Mais pour les hommes de la génération de Clausewitz, c'était là un travail de vulgarisation de tout premier ordre.

En bref — et c'est là la conclusion de ce chapitre de l'ouvrage du colonel Wallach — Clausewitz est bien l'initiateur de l'art de la guerre sous toutes ses formes. En d'autres termes, il est bien le « philosophe de la guerre ».

Après le grand maître, Wallach commente MOLTKE — l'ancien — qu'il appelle « *le grand praticien* ».

En fait, ce dernier n'est, en somme, qu'un technicien, un soldat qui ne connaît que l'exercice de son art. La guerre dans toutes ses dimensions, aux confins de la politique et de la stratégie, échappait totalement à ce général, qui n'était qu'un soldat, nullement un « philosophe » de la guerre.

En 1866 la faveur du roi lui avait valu le commandement direct de l'opération contre l'Autriche. Il en fut de même pour la campagne contre la France, en 1870. D'après Wallach, la théorie de la guerre de Moltke consistait essentiellement dans la préparation minutieuse des opérations et de la bataille dans les limites du prévisible.

Il aurait pu ajouter que, si le général prussien arrivait à la bataille par colonnes séparées, il se battait toutes forces réunies (*Getrennt marschieren, vereint schlagen*). Ce fut le cas dans la campagne de 1866, qui se déroula comme prévu.

Cette minutie dans la préparation — on serait tenté de dire dans le « préfabriqué », pour employer un néologisme — laissait aux chefs subordonnés une grande part d'initiative, indispensable pour adapter le plan primitif aux réalités du champ de bataille. Cette méthode — que critiquait Foch — s'oppose à celle de Napoléon. Ce dernier, ne prenant aucune disposition déterminante initialement, commandait de l'avant, jouant les « possibilités » de l'ennemi, éliminant celles qui successivement se révélaient impossibles, misant sur « la dernière », avec toutes ses forces, mais en agissant lui-même au dernier moment, ne laissant aucune initiative majeure à ses subordonnés¹. Notons, en passant, les particularités de ces deux méthodes, celle de l'empereur — basée sur

¹ Cf. dans *Entscheidung 1870* (ouvrage collectif publié par la Deutsche Verlagsanstalt en 1970, à la suite du Congrès international sur la guerre de 1870/71, sous la direction du Militärgeschichtliches Forschungsamt), notre étude *Der Krieg in französischer Sicht*.

les *possibilités de l'ennemi* — et celle de Moltke, avec son plan minutieusement préparé, mais comportant une responsabilité accrue des subordonnés, du fait de leur mission d'adaptation continuelle, sur le terrain, d'une campagne réglée d'avance, en fonction des *intentions de l'ennemi* réelles ou supposées.

Actuellement, les deux concepts ont leurs adhérents dans l'Alliance atlantique. Il s'agit là, en réalité, de deux manières de faire qui ont leurs sources dans des tempéraments différents. Celle de Moltke, en effet, correspond remarquablement au tempérament méthodique de l'Allemand, tandis que celle de l'empereur répond mieux à l'esprit d'improvisation propre aux Latins. A vrai dire, les deux procédés ont chacun ses avantages et ses inconvénients. Et il convient de noter que, si les reproches adressés par Foch à la méthode de Moltke, pour la première phase de la guerre de 1870, sont justifiés, la mise en œuvre, par le chef prussien, pendant la campagne contre les armées de la Défense nationale, n'encourt pas les mêmes critiques.

Mais il faut souligner aussi le fait que la littérature militaire allemande a longtemps faussé l'image réelle du vainqueur de 1870/71, dont les victoires initiales résultent moins du talent de Moltke que d'une réelle défaillance du haut commandement français.

Mais Wallach nous fournit, par ailleurs, une image assez exacte de Moltke. Car, en dernière analyse, ce dernier reste un disciple de Clausewitz, en ce sens qu'il met en évidence *l'imprévu à la guerre*, constaté par lui au cours de la campagne de 1870 notamment. Comme son maître, il rejette les formules « rationalistes » des guerres passées. Il écrit : « ... Il (le général) en est réduit, au cours de toute campagne, à prendre une suite de décisions en vertu de situations imprévues. Dans ces conditions tous les actes successifs de la guerre ne sont pas des concrétisations préméditées, mais des actes spontanés, inspirés par l'orientation de la guerre. »

On le voit, Moltke a parfaitement aperçu les inconvénients, les limites de sa méthode. D'où ce rôle prépondérant — trop prépondérant parfois — reconnu à ses subordonnés, chargés de rectifier les ordres initiaux en fonction des données concrètes du champ de bataille.

Comme Clausewitz, Moltke voit dans *l'anéantissement des forces ennemies* — et non pas dans l'occupation d'un territoire d'une place forte — l'objectif de la campagne.

En deuxième lieu, ce qui importe à la guerre, c'est la *rapidité de l'exécution*: d'où l'obligation de « *marcher au canon* », puis *d'exploiter promptement le succès*.

Quant à la *défensive tactique*, il la reconnaît comme *supérieure à l'offensive tactique*:

« J'ai la conviction que l'amélioration des armes à feu a conféré à la défensive tactique un grand avantage sur l'offensive tactique. A vrai dire, nous avons toujours été offensifs au cours de la campagne de 1870 et nous nous sommes emparés des positions ennemies les plus fortes, mais à quel prix? Il semble plus avantageux de ne passer à l'offensive qu'après avoir repoussé plusieurs offensives de l'ennemi. »

Mais en fin de carrière, Moltke procéda à une sorte de révision de ses principes: « La défensive tactique est la forme la plus forte, l'offensive stratégique, la plus efficace, celle qui seule conduit au succès. » Et il conclut: « Bref... l'offensive stratégique est la voie directe vers le but, la défensive stratégique la voie détournée pour atteindre ce dernier. »

Dans le même esprit il dit que la *bataille est le grand moyen de briser la volonté de l'adversaire*. Mais il *rejette l'attaque frontale et prône l'attaque de flanc*.

Et cette attaque, selon lui, doit être exécutée toutes forces réunies. C'est là l'application de la règle, déjà citée, « *Getrennt marschieren, vereint schlagen* », la séparation des colonnes n'étant valable que pour l'acheminement du corps de bataille.

D'où une autre conséquence: l'absence de réserves stratégiques. Wallach a raison de souligner cet aspect de la doctrine de Moltke.

Comme Clausewitz, le vainqueur de 1871 *rejette la guerre populaire*, le « *Volkskrieg* » d'un peuple soulevé, car il la croit incapable de venir à bout d'une petite armée d'hommes entraînés et courageux. Les forces de la Garde nationale française n'ont fait que prolonger la guerre de quelques mois, dit-il. Aurait-il la même opinion aujourd'hui, avec le développement des guerres subversives?

Telles sont les observations que suscite l'exposé du colonel Wallach sur Clausewitz et Moltke. Cette étude se termine par une comparaison entre les opinions de l'un et de l'autre sur les relations entre la politique et la guerre. Contrairement au primat du politique sur le stratégique affirmé par l'auteur de *Vom Kriege*, Moltke estime que la guerre est le

domaine réservé du commandement militaire, qui doit se préserver contre toute intrusion du pouvoir dans la conduite de celle-ci.

Il écrit: « La tâche et le droit de l'art de la guerre vis-à-vis du politique consistent dans le fait qu'il importe avant tout d'empêcher que la politique exige des choses qui aillent à l'encontre de la nature de la guerre, que, par ignorance des effets de l'instrument, elle commette des fautes dans la manipulation de ce dernier. »

Pour lui, les « considérations politiques n'interviennent pour la conduite de la guerre que dans la mesure où elles n'exigent pas des choses inadmissibles du point de vue militaire ».

A vrai dire, comme le fait remarquer Wallach, les généraux allemands, après la victoire de 1870, étaient devenus des demi-dieux: entre les deux pouvoirs, le militaire et le politique, le premier l'emportait. La primauté du politique, tant affirmée par Clausewitz, contestée par Moltke dans la compétition avec Bismarck, cédait le pas, dans la société allemande, à une réelle prépondérance militaire. La guerre, selon le vainqueur de la campagne franco-allemande, devenait « un élément de l'ordre mondial institué par le Seigneur ».

SCHLIEFFEN, le « *doctrinaire de la bataille d'anéantissement* » est le troisième doctrinaire militaire allemand cité par Wallach pour la période d'avant la Première Guerre mondiale. Nous approuverons entièrement le colonel israélien quand il dit que l'auteur du fameux plan n'est nullement à considérer comme un disciple de Clausewitz¹. Bien au contraire, il s'agit là d'un officier d'état-major, chargé de la rédaction de cet important document, sans jamais s'inquiéter du contexte politique de la guerre à préparer. Car, conformément à l'opinion alors dominante en Allemagne — signalée à propos de Moltke — ce grand chef d'état-major se considérait comme l'*artisan unique et exclusif* de ce plan de guerre.

Auteur souvent évoqué au lendemain de la Première Guerre mondiale, tantôt porté aux nues par ses commentateurs, tantôt, au contraire, âprement discuté, il a été souvent, à juste titre, accusé d'« Einseitigkeit ».

En effet, il a bien considéré son plan comme un acte en soi. Il a été « l'exclusif technicien qui considérait sa tâche comme accomplie du moment qu'il avait réalisé tout ce que permettaient les moyens à sa disposition ».

¹ Cf. à ce sujet le chapitre « Le problème des deux pouvoirs » (Le cas Schlieffen) de notre ouvrage *L'Armée face au pouvoir*.

Wallach aurait pu citer ici l'opinion du professeur Fritz Fischer qui, dans son ouvrage *Griff nach der Weltmacht*, a établi la responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement de la Première Guerre mondiale. Cet historien, en effet, considère que le conflit était pratiquement inévitable en cas de crise internationale, du fait que, dans le plan établi, il ne restait pas de temps suffisant aux gouvernements intéressés pour trouver à la situation créée une solution politique.

En fait, le « plan Schlieffen » était fondé sur l'hypothèse que le Reich était « entouré d'ennemis », animés par la Grande-Bretagne, opinion partagée par la plupart des dirigeants allemands de l'époque. Mais les hommes politiques de Berlin étaient-ils vraiment au courant du « plan » ? Dans tous les cas, ce dernier avait été conçu sans souplesse aucune. Schlieffen — comme d'ailleurs Bethmann-Hollweg — considérait la guerre comme inévitable et il estimait que la violation de la neutralité belge ne pouvait être mise en cause du moment que le salut de l'Allemagne était en jeu.

Du point de vue strictement militaire, la portée du travail de Schlieffen, fait remarquer Wallach, était forcément limitée : le « Plan » ne pouvait nullement assurer la victoire totale d'emblée. Il méconnaissait la véritable force de la première puissance maritime qu'était alors la Grande-Bretagne, du fait de sa flotte et de son Empire.

Bien mieux, Schlieffen n'envisageait que la campagne terrestre. Son plan ne prévoyait que les opérations sur le continent et il n'avait nullement tenu compte du facteur naval, même pas sous la forme d'un débarquement en Angleterre.

C'est donc à juste titre que Wallach constate que tout au plus un succès initial pouvait résulter de tout le travail minutieux entrepris par le général allemand. Et la grande erreur de ce dernier résidait dans la conviction que la première bataille terrestre déciderait du sort de la guerre.

Schlieffen, en outre, était *persuadé que seule la bataille d'anéantissement pouvait forcer la victoire totale et définitive*. Et cette victoire, il la voyait dans une bataille sur le modèle de celle de Cannes, son sujet de prédilection : « Bien que 2000 ans se soient écoulés depuis la bataille de Cannes... les grandes conditions de la bataille sont restées inchangées. » Et il concluait : « tous les grands capitaines de l'Histoire se sont efforcés de susciter un Cannes, mais ils ignoraient tout de cette bataille. »

Il y a là une preuve manifeste de l'éloignement de Schlieffen de la pensée clausewitzienne. Car ce qui caractérise l'auteur du « Plan », c'est ce repli dans le domaine réservé qu'était devenue la guerre dans son ensemble pour l'état-major allemand de l'époque. Cet « Etat dans l'Etat » était justifié apparemment par une victoire de 1871 mal connue en Allemagne avant 1914, or, celle-ci résultait en réalité — le Congrès international de Kirchzarten, tenu en 1970 à l'initiative du Service historique allemand, avec la participation de spécialistes de huit nations, l'a entièrement prouvé — de la défaillance du haut commandement français.

Le colonel Wallach, dans la suite de son étude, démontre à quel point l'application systématique du schéma de la bataille de Cannes convient mal aux conditions de la guerre moderne. En effet, la surprise stratégique n'était guère réalisable couramment dès le début du XX^e siècle. Elle l'est encore moins à l'heure de l'avion et de l'électronique.

Or, déjà le *plan Schlieffen était contestable en tant que transposition, sur le champ de bataille de la Première Guerre mondiale, de la stratégie de Hannibal.*

Il partait du point de vue que de grandes armées sont vulnérables sur leurs flancs et que le « coup principal » devait donc porter sur ceux-ci.

Mais, pour faire face à une coalition franco-russe, il convenait, selon Schlieffen, de battre séparément et successivement les deux adversaires, afin d'avoir chaque fois la supériorité du nombre pour l'offensive décisive.

Le premier coup, dans ces conditions, devait être un Sedan ou un Sadowa. Or, une offensive contre la ligne fortifiée française ne présentait aucune chance de succès: d'où l'idée d'agir à travers la Belgique, soit directement, soit le long de la frontière de ce pays, afin d'inciter les Français à violer le territoire neutre.

L'on sait que Schlieffen a proposé pour son plan trois retouches:

- 1^o report vers le Nord du flanc droit, jusqu'à la mer,
- 2^o offensive sur tout le front, afin de fixer l'ennemi partout et de pouvoir déceler ses points faibles,
- 3^o réorganisation de l'armée allemande, pour compenser l'infériorité numérique; suppression de l'échelon corps d'armée, donc renforcement en conséquence des divisions.

Wallach fait bien ressortir les lacunes du plan, notamment les « frictions », soulignées avec tant de force par Clausewitz, mais dont Schlieffen a généralement fait abstraction.

En somme, constate l'historien G. Ritter, c'était là « une entreprise audacieuse, plus qu'audacieuse, et dont la réussite dépendait de bien des hasards ». Notamment il y avait le problème du déplacement de millions d'hommes à mouvoir, les difficultés posées par l'occupation d'un vaste territoire ennemi et la dissémination des forces menant l'offensive, alors que celles de la défensive s'accroissaient.

Et Wallach cite, en fin de chapitre, l'opinion de Liddel Hart qui se demande pourquoi, pendant si longtemps, Schlieffen a été « tenu pour un génie sans pareil considéré comme un homme qui, s'il avait vécu assez longtemps pour exécuter son plan, aurait été victorieux. » C'est là le jugement de l'Histoire. Mais les dogmes quelque peu simplistes de ce général correspondaient à la mentalité allemande de l'époque. C'est là l'explication du fait que Clausewitz, aux yeux des Allemands d'alors, a été éclipsé en quelque sorte par Schlieffen, l'auteur du « Plan ».

Quoi qu'il en soit, ces deux figures ont dominé la pensée militaire d'outre-Rhin. A vrai dire, l'on voit l'évolution de la doctrine: le philosophe de la guerre, suivi de Moltke, mal compris et surestimé, suivi lui-même d'un soldat incapable de s'élever au niveau suprême du jeu supérieur de la logique politique, en accord avec la « grammaire de la guerre ».

Face à cette prise de position des responsables du plan de guerre allemand, comment se présente la pensée militaire française à l'époque considérée? Le colonel Wallach croit pouvoir nous expliquer celle-ci en citant deux auteurs, Ardant du Picq et Foch. *(A suivre)*

Colonel Fernand-Thiébaut SCHNEIDER